

SEMINAIRE du Docteur LACAN

du MARDI 19 décembre
1972

Il me paraît difficile de ne pas parler bêtement
du langage, c'est pourtant, Jakobson ^{colman} puisque tu es là
(vous me permettrez de le tutoyer puisque nous avons vécu
déjà un certain nombre de choses ensemble) c'est pourtant
Jakobson, ce que tu réussis à faire.

Une fois de plus, dans ces entretiens que Jakobson ^{colman}
nous a donnés, ^{fai pu} je peux l'admirer assez pour lui en faire
maintenant l'hommage.

Il faut pourtant nourrir la bêtise, non pas
parce que tous ceux qu'on nourrit soient bêtes,
si je puis dire d'un terme sur quoi cette année nous
aurons à revenir essentiellement, c'est-à-dire
parce qu'il soutient leur forme, mais plutôt parce qu'il
est démontré que se nourrir fait partie de la bêtise.

Dois-je ^{révoquer} révoquer devant cette salle où l'on est,
en somme, au restaurant, et où l'on croit d'ailleurs, on
s'imagine qu'on se nourrit parce qu'on n'est pas au res-
taurant universitaire, mais cette dimension imaginative
c'est justement en ça qu'on se nourrit.

Ce que j'évoque c'est ce que je vous fais confiance
pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours

analytique, cette vieille liaison avec la nourrice, mère en plus comme par hasard, avec derrière cette histoire infernale du désir de la mère et de tout ce qui s'ensuit, c'est bien ça dont il s'agit dans la nourriture, c'est bien quelque sorte de bâtisse, mais que le même discours asseoit si je puis dire dans son droit.

Un jour je me suis aperçu qu'il était difficile, je reprends le même mot, la première phrase, de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert.

D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît à vrai dire la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre l'un de ces jours de la bouche de Jakobson, c'est à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est-à-dire en dernier terme, du linguiste.

Non que je ne le lui, très aisément, accorde, quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument, mais si on prend tout ce qui s'ensuit du langage et notamment de ce qui en résulte dans cette fondation du sujet, si renouvelé, si subverti que c'est bien là le statut dont s'assure tout ce qui, de la bouche de Freud, s'est affirmé comme l'inconscient.

Alors, il me faudra forger quelques mots pour laisser à Jakobson son domaine réservé et si vous le voulez, j'appellerai cela la linguisterie.

Je donne dans la linguisterie ce qui me laisse quelque part au linguiste, non sans expliquer tant de fois que des linguistes je ne subisse, je n'éprouve, et après tout allègrement de la part de tant de linguistes, plus d'une remontrance...

Certes, pas de Jakobson, mais c'est parce qu'il m'a à la bonne, autrement dit, il m'aime.

C'est la façon dont j'exprime cela dans l'intimité.

Mais si vous attendez ce que je pourrais dire de l'amour, ceci ne fera en somme que confirmer cette certaine disjonction que par bonheur, ce matin - j'ai trouvé cela ce matin, exactement à 8 heures et demie, en commençant à prendre des notes, c'est toujours l'heure où je le fais pour ce que j'ai enfin à vous dire - ce n'est pas que ^{je} j'y pense depuis longtemps, mais cela ne se rédige qu'à la fin, j'ai trouvé cela : linguisterie...

Cela comporte des effets, notamment au niveau pas du dit, parce qu'après tout il y a des dits qui sont communs aux deux champs.

C'est bien là-dessus que je prends référence, c'est de là que je peux dire que l'inconscient est structuré comme un langage, mais il est suffisamment clair qu'en ayant posé ce dire comme j'en ai depuis avancé d'autres, enfin ce n'est déjà pas mal qu'un certain nombre en reste à celui-là. Il est important.

Ce dire, après tout n'est pas du champ de la

linguistique, c'est une porte ouverte sur ceci que vous verrez commander dans ce qui va apparaître développé dans le prochain numéro de mon bien connu apériodique, avec pour titre "L'étourdit", d, i, t.

J'y reprends, j'y pars de la phrase que j'ai, l'année dernière, à plusieurs reprises, écrite au tableau sans jamais lui donner de développements, parce que j'ai trouvé que j'avais mieux à faire, c'est-à-dire à entendre quelqu'un qui, après avoir bien voulu prendre la parole ici nommément ce serait Ricanatti que vous avez entendu une fois de plus la dernière fois, grâce à quoi je peux relever la légitimité du titre de séminaire, grâce à lui donc je n'ai pas donné suite à ceci que le dire est justement ce qui reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qu'on entend.

C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire.

Mais ce qu'on en fait du dit reste ouvert. On peut faire des tas de choses avec les meubles ; à partir du moment, par exemple, où l'on a essuyé un siège, ou un bombardement.

Il y a un texte de Rimbaud dont j'ai fait état je pense l'année dernière - je n'ai pas été rechercher où il se trouve textuellement, et puis c'est parce que j'étais pressé ce matin, c'est ce matin que j'y ai repensé, je crois quand même que c'est l'année dernière, c'est ce texte qui s'appelle : "A une raison"

qui se scande de cette réplique qui en termine chaque verset : Un nouvel amour.

Et puisque je suis censé la dernière fois avoir parlé de l'amour pourquoi pas le reprendre à ce niveau.

Pour ceux qui savent, qui ont déjà là-dessus un petit peu entendu quelque chose, je reprendrai au même niveau de ce texte et toujours sur ce point de marquer la distance de la linguistique à la linguistique, l'amour c'est, chez Rimbaud, dans ce texte, le signe pointé comme tel de ce qu'on change de raison.

C'est bien pourquoi c'est à cette raison qu'il s'adresse, à une raison. On a changé de discours.

Je pense quand même, quoiqu'il y en ait qui s'en aillent dans les couloirs en demandant qu'on leur explique ce que c'est que les cas de discours je pense que comme cela, au collectif, je peux me référer à ceci que j'en ai articulé quatre et que je n'ai pas besoin de vous en refaire la liste.

Je veux vous faire remarquer que ces cas de discours ne sont à prendre en aucun cas comme une suite d'émergences historiques.

Qu'il y en ait eu un qui soit venu depuis plus longtemps que les autres n'est pas là ce qui importe.

En disant que l'amour c'est le signe de ce qu'on change de discours je dis proprement ceci que le dernier à prendre de déploiement qui m'a permis de les faire quatre, il n'existe quatre que

sur le fondement de ce discours psychanalytique
que j'articule de quatre places sur chacune de la
prise de quelque effet de signifiant,

Stipulé comme tel, ce discours psychanalytique
il y en a toujours quelque émergence à chaque passage
d'un discours à un autre.

Cela vaut la peine d'être retenu ; non pas pour
faire de l'histoire, puisqu'il s'agit de cela, en aucun
cas, mais pour si on se trouve par exemple placé
dans une condition historique, si l'on repère, si l'on
s'avance, mais c'est libre, qu'on considère que la
fondation de l'université au temps de Charlemagne,
c'était le passage d'un discours du Maître à l'orée
d'un autre discours.

Simplement à retenir qu'à appliquer ces catégories
ne sont elles-mêmes structurées que de l'existence
qui est un terme mais qui n'a rien de terminal,
du discours psychanalytique, il faudrait seulement
dresser l'oreille à la mise à l'épreuve de cette vérité
qui est l'émergence du discours analytique à chaque
passage de ce que le discours analytique permet de
pointer comme franchissement d'un discours à un autre.

La dernière fois j'ai dit que la jouissance de
l'autre - je vous passe la suite, vous pouvez le repren-
dre - n'est pas le signe de l'amour.

Et ici, je dis que l'amour est un signe, l'amour tient-il dans le fait que ce qui apparaît ce n'est rien d'autre, ce n'est rien de plus que le signe.

C'est ici que la logique de Port-Royal, l'autre jour évoquée, viendrait nous prêter aide.

Le signe, avance-t-elle, cette logique - et l'on s'émerveille toujours de ces dires qui prennent un poids quelquefois bien longtemps après le signe - c'est ce qui se définit que de la disjonction de deux substances, qui n'auraient aucune partie commune.

C'est ce que, de nos jours, nous appelons intersection.

Ceci va nous conduire à des réponses, tout à l'heure,

Ce qui n'est pas signe de l'amour, je reprends donc de la dernière fois ce que j'ai énoncé de la jouissance de l'autre, ce que je viens de rappeler à l'instant en commentant le corps qui le symbolise.

La jouissance de l'Autre, avec le grand A que j'ai souligné en cette occasion, c'est proprement celle de l'autre sexe et je commentais du corps qu'il symbolise.

Changement de discours ; assurément c'est là qu'il est étonnant que j'articule à partir du discours psychanalytique, eh bien, cela bouge, cela noue, cela se traverse, personne n'accuse le coup.

J'ai beau dire que cette notion de discours, elle est à prendre comme lien social, comme telle fondée sur le langage et différenciant ses fonctions à propos de cet usage du langage, et semble donc, comme telle n'être pas sans rapport avec ce qui, dans la linguistique se spécifie comme grammaire.

Rien ne semble s'en modifier; cet usage instituant, nul ne soulève, du moins à ce qui apparaît, peut-être cela pose la question de savoir ce qu'il en est de la notion d'information.

Est-ce qu'à prendre le langage dans la linguistique la notion qui semble promue comme appareil aisé, propice à faire fonctionner le langage, dans la linguistique d'une façon pas bête, celle qui impliquait codes et messages, transmission, sujet donc et aussi bien espace, distance...

Est-ce que malgré le succès foudroyant de cette fonction d'information, succès tel qu'on peut dire que la science tout entière vient à s'en infiltrer, nous en sommes au niveau de l'information moléculaire du gène et des enroulements des nucléo-protéines autour des tiges d'A D N, elles-mêmes enroulées l'une autour de l'autre et tout cela est lié par des liens hormonaux, ce sont messages qui s'envoient, s'enregistrent...

Qu'est-ce à dire ? Puisqu'aussi bien le succès de cette formule prend sa source incontestable dans une linguistique qui n'est pas seulement immanente

mais bel et bien formulée.

Bref la notion qui va à s'étendre jusqu'au fondement même de la pensée scientifique à s'articuler comme négentropique, est-ce qu'il y a là quelque chose qui ne peut pas nous faire poser question si c'est bien ce que d'ailleurs de ma linguistique je recueille, et légitimement quand je me sers de la fonction du signifiant.

Qu'est-ce que le signifiant ?

Le signifiant tel que les rites d'une tradition linguistique, qui, il importe de la remarquer, n'est pas spécifiquement saussurienne, remonte bien plus haut, ce n'est pas moi qui l'ai découvert jusqu'aux Stoïciens où elle se reflète chez St-Augustin, elle est à structurer en termes topologiques, qu'en ce qui concerne le langage le signifiant est d'abord qu'il a effet de signifier, qu'il importe de ne pas élider qu'entre les deux il s'écrit comme une barre, il y a quelque chose de barre à franchir.

Il est clair que cette façon de tautologiser ce qu'il en est du langage est illustrée, certes, sous la forme la plus admirable par la phonologie au sens où elle incarne du phonème ce qu'il en est du signifiant, mais que le signifiant, d'aucune façon ne peut se limiter à ce support phonématique; qu'est-ce qu'un signifiant ?

Il faut déjà que je m'arrête à poser la question

sous cette forme.

Un, mis avant le terme, est en usage d'article indéterminé c'est-à-dire que déjà il suppose que le signifiant peut être collectivisé, qu'on peut en faire une collection c'est-à-dire en parler comme de quelque chose qui se totalise.

Puisque le linguiste sûrement aurait de la peine, me semble-t-il, à expliquer parce qu'il n'a pas prédicat pour la fonder cette collection, pour la fonder sur un le, comme Jakobson l'a fait remarquer très honnêtement hier ce n'est pas le mot qui peut le fonder ce signifiant.

Le mot n'a d'autre point où se faire collection que le dictionnaire, où il peut être rangé.

Pour vous faire sentir que le signifiant dans l'occasion comme très proprement de sa réflexion sémantique, Jakobson le faisait remarquer, pour vous le faire sentir, je ne parlerai pas de la fameuse phrase qui pourtant est bien là aussi l'unité signifiante et qu'à l'occasion on essaiera dans ses représentants typiques de collecter comme il se fait à l'occasion pour une même langue.

Je parlerai plutôt du proverbe auquel je ne veux pas dire que certain petit article de Paulhan qui m'est tombé récemment sous la main ne m'ait pas fait m'intéresser d'autant plus vivement que Paulhan semble avoir remarqué dans cette sorte de dialogue tellement ambigu qui est celui qu'il se fait de

l'étranger avec une certaine aire de compétence linguistique comme on dit, s'est aperçu en d'autres termes qu'avec ses Malgaches le proverbe avait un poids qui lui a semblé jouer un rôle tout à fait spécifique.

Qu'il l'ait découvert à cette occasion ne m'empêchera pas de ne pas aller plus loin mais de faire remarquer que dans les marges de la fonction proverbiale il y a des choses à la limite qui vont montrer comme cette signification est quelque chose qui s'éventaille, si vous me permettez ce terme du proverbe à la locution, ce que je vais vous demander, ou vous chercherez dans le dictionnaire l'expression "à tire-larigot".

Faites-le ; vous m'en direz des nouvelles ; et puis dans l'interprétation, la construction, la fabulation, on va jusqu'à inventer un monsieur, ^{se ferait} juste pour l'occasion qui ~~devrait~~ appeler Larigot, c'est à force de lui tirer la jambe aussi qu'on aurait fini par créer "A tire larigot", qu'est-ce que cela veut dire : "à tire-larigot"

Il y en a bien d'autres locutions aussi extravagantes, qui ne veulent dire rien d'autre que cela, la subversion du désir ; c'est le sens d'à tire-larigot.

Par quoi, par le tonneau percé de quoi, mais de la signification elle-même, à tire-larigot, un bock de signification.

Alors qu'est-ce que c'est que cette signifiance ?

Au niveau où nous sommes, c'est ce qui a effet de signifier. Mais n'oublions pas qu'au départ, si l'on s'est attaché et tellement à l'élément signifiant au phonème, c'était pour bien marquer que cette ~~distanc~~ signifiance qu'on a à tort qualifié de fondement de l'arbitraire, comme s'exprime - probablement contre son coeur - Saussure, avait à faire, comme cela arrive à des imbéciles, pensait bien autre chose, bien plus près du texte quand on voit ce qu'il a dans ses tiroirs, des histoires d'anagramme,

Ce qui passe pour de l'arbitraire c'est que les effets de signifier, eux, sont bien plus difficiles à soupeser.

C'est vrai qu'ils n'ont l'air d'avoir rien à faire avec ce qui les cause.

Mais s'ils n'ont rien à faire avec ce qui les cause c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel.

Je parle avec du réel sérieux. Ce qu'on appelle du réel sérieux il faut bien sûr en mettre un coup pour l'approcher, pour s'apercevoir que le sérieux cela ne peut être que le sériel; il faut un peu avoir suivi mes séminaires.

En attendant ce qu'on veut dire par là c'est que les références, les choses à quoi ça sert ~~la~~ signifié, en approcher, justement elles restent approximatives

Elles restent macroscopiques, par exemple, ce n'est pourtant pas ça qui est important, ce n'est pas que ce soit imaginaire, parce qu'après tout à ça suffirait déjà très bien, si le signifiant permettait de pointer, l'image qu'il nous faut pour être heureux.

Seulement ce n'est pas le cas, c'est en cette approche que signifier a pour propriété, sauf introduction du sériel, du sérieux, mais cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction du langage de quelque chose qui y est pris, et dont nous, au point où j'en suis, de mon exposé, n'avons qu'une idée lointaine, ne serait-ce qu'à propos de ce "un" indéterminé, de ce leurre dont nous ne savons pas, à propos du signifiant, comment le faire fonctionner pour qu'il le collectivise.

A la vérité, il faut renverser au lieu du signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant Un.

Nous n'en sommes pas encore là.

Au niveau de la distinction signifiant-signifié qui caractérise le signifié, quant à ce qui est là pourtant comme tiers indispensable, à savoir le référant, c'est proprement que le signifié le rate.

C'est que le colimateur ne fonctionne pas.

Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs.

En attendant pour caractériser la fonction du signifiant, pour le collectiviser d'une façon

qui ressemble à une prédication, nous avons quelque chose qui est ce d'où je suis parti aujourd'hui puisque Ricanatti, toujours de la logique de Port-Royal vous a parlé ~~xxxxxx~~ des adjectifs substantivés, de la rondeur qu'on extrait du rond ; pourquoi pas de la justice du juste et de la prudence, de quelques autres formes substantives.

C'est bien tout de même ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour trancher que peut-être bien n'est-elle pas, comme on le croit une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant.

Pourquoi pas ; pourquoi pas le signifiant est bête...

Il me semble que c'est de nature à engendrer un sourire ; un sourire bête naturellement, mais un sourire bête, comme chacun sait, il n'y a qu'à aller dans les cathédrales, un sourire bête, c'est un sourire d'ange.

C'est même là, vous le savez, la seule justification vous le savez de la semonce pascalienne. C'est sa seule justification.

Si l'ange a un sourire si bête c'est parce qu'il nage dans le signifiant suprême.

Se retrouver un peu au sec, ça lui ferait du bien ^{ne} peut-être qu'il/sourirait plus.

C'est pas que je ne croie pas aux anges,

Chacun le sait, j'y crois inextraitablement et même inexteilhairement; c'est simplement que je ne crois pas, par contre, qu'ils apportent le moindre message, et c'est sur ce point-là au niveau du signifiant en quoi on est vraiment signifiant justement.

Il s'agirait quand même de savoir où cela nous mène, de nous poser la question desavoir pourquoi nous mettons tant d'accent sur cette fonction du signifiant. Un .

Il s'agirait de la fonder parce que quand même c'est le fondement du symbolique ; nous le maintenons, quelles que soient ses dimensions, qui ne nous permettent d'évoquer que le discours analytique

J'aurais pu aborder les choses d'une autre façon, j'aurais pu vous dire comment on fait pour venir me demander une analyse, par exemple.

Jene voudrais pas toucher à cette fraîcheur, il y en a qui se reconnaîtraient, Dieu sait ce qu'ils penseraient, ce qu'ils s'imagineraient de ce que je pense, peut-être qu'ils croiraient que je les crois bêtes.

Ce qui est vraiment la dernière idée qui pourrait me venir dans un tel cas.

Il n'est pas du tout question de la bêtise de tel ou tel.

La question est de ce que le discours analytique introduit un adjectif substantivé, la bêtise, en tant qu'elle est une dimension, en exercice, du signifiant.

Là, il faut y regarder plus près.

Car après tout dès qu'on substantise, c'est pour supposer une substance, et les substances, mon Dieu, de nos jours, nous n'en avons pas à la pelle.

Nous avons la substance pensante et la substance étendue.

Il conviendrait peut-être d'interroger à partir de là où peut bien se cacher la dimension substantielle qui justement, à quelque distance qu'elle soit de nous et jusqu'à maintenant ne nous faisant que signe, quel peut donc bien être ce à quoi nous pourrions accroccher cette substance en exercice, cette dimension qu'il faudrait écrire : d i t - mention, à quoi la fonction du langage est d'abord ce qui veille avant tout usage meilleur et plus rigoureux.

D'abord la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée.

Puis, je pense, que ce supposant lui-même en déduit l'existence, nous avons eu un pas à faire.

Et ce pas est très proprement celui de l'inconscient. Puisque j'en suis aujourd'hui à traîner dans l'ornière, l'inconscient, comme structuré par un langage, tout de même qu'on le sache, c'est que cela change totalement la fonction du sujet comme existant sujet

Le sujet n'est pas celui qui pense ; le sujet est proprement celui que nous engageons ; à quoi ?

Non pas comme nous le lui disons comme ça pour le charmer à tout dire, c'est parce qu'il est tard et que je ne veux pas fatiguer celui dont je me considère en l'occasion comme l'hôte, Jakobsen, je sais que je n'arriverai pas aujourd'hui à dépasser un certain champ.

Néanmoins, si je parle du pas-tout, celui qui tracasse beaucoup de monde, si je l'ai mis au premier plan pour être la visée de cette année, de mon discours, c'est bien là l'occasion de l'appliquer ; on ne peut pas tout dire, mais qu'on puisse dire des bêtises, tout est là.

C'est avec ça que nous allons faire l'analyse, et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient.

C'est justement dans la mesure où il veut bien ne plus penser le bonhomme, qu'on en saura peut-être un petit peu plus long, qu'on tirera quelques conséquences des dits ; des dits justement dont on ne peut pas se dédire, c'est ça qui est la règle du jeu.

De là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir exciter au dit.

A cause justement de ce qui vient au dit comme conséquence.

C'est là l'épreuve où un certain réel dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, peut être atteint.

Statut du dire : il faut que je laisse tout cela de côté pour aujourd'hui.

Mais quand même je peux bien vous dire que ce qu'il va y avoir cette année de plus emmerdant c'est qu'il va bien tout de même falloir soumettre à cette épreuve un certain nombre de dires de la tradition philosophique.

Ce que je regrette beaucoup c'est que Parménide - je parle de Parménide, de Parménide de ce que nous en avons encore de dire, enfin de ce que la tradition philosophique en extrait - de ce d'où part, par exemple mon maître Cogèse, c'est la pure position de l'Être, heureusement... heureusement que Parménide a écrit en réalité des poèmes,

Ceci confirme justement ce en quoi il me semble que le témoignage du linguiste ici fait prime, c'est que justement à employer ces appareils, ces appareils qui ressemblent beaucoup à ce que je vais jusqu'à la fin pouvoir pointer, à savoir l'articulation mathématique, l'alternance, après la succession, l'encadrement après l'alternance,

Enfin c'est bien parce qu'il était poète que Parménide dit en somme ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête.

Mais autrement que l'Etre soit et que le non-Etre ne soit pas, je ne sais pas ce que cela vous dit à vous mais moi je trouve cela bête.

Il ne faut pas croire que cela m'amuse de le dire, c'est fatigant parce que quand même nous aurons cette année besoin de l'Etre ; de quelque chose que Dieu merci j'ai déjà avancé, signifiant l, pour lequel je vous ai l'année dernière suffisamment me semble-t-il, frayé la voie à dire : Il y a ~~de l'Un~~ ^{de là} d'où est de là que cela part; le sérieux, si bête que cela on ait l'air cela aussi.

Nous aurons donc tout de même quelques références à prendre, à prendre, et à prendre au minimum, la tradition philosophique.

Ce qui nous intéresse c'est où nous en sommes avec la substance pensante et à son complément la fameuse substance étendue dont on ne se débarrasse pas non plus si aisément, puisque c'est là l'espace moderne; substance de pur espace ; si je puis dire, de pur espace comme on dit cela, on peut le dire comme on dit : pur esprit.

On ne peut pas dire que ce soit prometteur.

Pur espace se fonde sur la notion des parties à condition d'y ajouter ceci que toutes à toutes sont ^{partes, entre parties} externes. Parthèse, extra-parthèse.

C'est à cela que nous avons à faire.

On est arrivé même avec cela à s'en tirer ;
c'est-à-dire à en extraire quelques petites choses,
mais il a fallu faire de sérieux pas ; pour situer avant
de vous quitter mon signifiant, je vous propose
de soupeser ce qui, la dernière fois, s'inscrit au début
de ma première phrase, qui comporte le "jouir d'un
corps", d'un corps qui, l'autre, le symbolise,
et comporte peut-être quelque chose de nature à faire
mettre au point une autre forme de substance, la
substance jouissante.

Est-ce que ce n'est pas là ce que suppose
proprement et justement ce tout ce que signifie
l'expérience psychanalytique.

Substance du corps, à condition qu'elle se
définisse seulement de ce qui se jouit.

Seulement propriété du corps vivant, sans doute,
mais nous ne savons pas ce que c'est d'être vivant
sinon seulement en ceci qu'un corps cela se jouit.

Et plus nous tombons immédiatement sur ceci
qu'il ne se jouit que de le corporiser de façon signi-
fiante.

Ce qui veut dire quelque chose d'autre
que la passe extra-partem de la substance étendue ;
comme le souligne admirablement cette sorte de
kantien disons-le, c'est un vieux bateau, qui est
quelque part dans mes écrits, qu'on lit plus ou
moins bien, cette sorte de kantien qu'était Sade

à savoir qu'on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre, comme il l'exprime très très bien, pour la simple raison qu'on n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, totalement à l'inclure et le phagocyter autour du corps de l'autre.

C'est même pour cela qu'on en est réduit simplement à une petite étreinte, comme cela, un avant-bras ou n'importe quoi d'autre, ouille...

Et que jouir a cette propriété fondamentale que c'est en comme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'autre ; mais cette part jouit aussi, cela agréé à l'autre plus ou moins, mais c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent.

Et même qu'il arrive qu'il se produise quelque chose qui dépasse ce que je viens de décrire  marqué de toute l'ambiguïté signifiante.

A savoir que le jouir du corps est un génitif dont selon que vous le faites objectif ou subjectif a cette note sadienne sur laquelle j'ai juste mis une touche, ou au contraire extatique, subjective, qui dit qu'en somme c'est l'autre qui jouit.

Bien sûr il n'y a là qu'un niveau qui est bien localisé et le plus élémentaire dans ce qu'il en est de la jouissance, de la jouissance au sens où la dernière fois j'ai promu qu'elle n'était pas un signe de l'amour.

C'est ce qui sera à soutenir et yien sûr que cela nous mène du niveau de la jouissance phallique et que ce que j'appelle proprement la jouissance de l'autre en tant qu'elle n'est ici que symbolisée c'est encore tout autre chose, à savoir ce pas-tout que j'aurai à articuler.

Mais dans cette seule articulation que veut dire, quel signifiant, le signifiant pour aujourd'hui et clorre là-dessus, vu les motifs que j'en ai.

Je dirai que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante comme étant bien différemment de tout ce que je vais évoquer; en résonnance de la physique et pas par hasard, de la physique aristotélicienne,

La physique aristotélicienne qui seulement de ne pouvoir être sollicitée comme je vais le faire, nous montre à quel point justement elle était une physique illusoire.

Le signifiant, c'est la cause de la jouissance.

Sans le signifiant, comment même aborder cette partie du corps, comment sans le signifiant centrer ce quelque chose qui, de la jouissance est la cause matérielle.

C'est à savoir que, si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui, du corps, est signifiée dans cet apport.

Et après avoir pris ainsi/^{ce} que je j'appellerais .

la cause matérielle , j'irai tout droit, ceci sera plus tard repris, commenté, à la cause finale.

Finale dans tous les sens du terme. Proprement ceci qu'elle en est le terme, le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance.

Après ceux qui s'enlaçant - ai vous me permettez - hélas ; et après ceux qui sont las, hola !

L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt est là, aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement.

Et l'efficiencia, l'efficiencia dont Aristote nous fait la troisième forme de la cause, n'est rien enfin que ce projet dont se limite la jouissance. Toutes sortes de choses, sans doute, qui paraissent dans le règne animal ^{no} font ^{pas redite} ~~parvenir~~ à ce chemin de la jouissance chez l'être parlant.

Justement c'est chez eux que quelque chose le dessine qui participe beaucoup plus de la fonction du message, l'abeille transportant le pollen de la fleur mâle à la fleur femelle, voilà qui ressemble beaucoup plus à ce qu'il en est de la communication.

Et l'étreinte, l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière, qui est formelle, est-ce que ce n'est pas beaucoup plus quelque chose de l'ordre de la grammaire qui la commande ? ?

Ce n'est pas pour rien que Pierre bat Paul
au principe des premiers exemples de grammaire,
ni que Pierre - pourquoi/^{ne}pas na le dire comme cela -
épaule, dans l'exemple de la conjonction ; à ceci près
qu'il faut se demander après qui épaule l'autre.

J'ai déjà joué là-dessus depuis longtemps.

On peut même dire que le verbe se définit que
de ceci ; c'est que d'être un signifiant pas-si-bête,
il faut écrire cela en un mot, pas si bête que les
autres sans doute, lui aussi, qui fait le passage,
à ce sujet, d'un sujet justement à sa propre division
dans la jouissance, et qu'il l'est encore moins
qu'il devient signe, quand cette division il le détermine
en disjonction.

J'ai joué un jour autour d'un lapsus littéral,
calami, orphéelle cela... J'ai fait toute une de
mes conférences de l'année dernière sur le lapsus
orthographique que j'avais fait : "Tu ne sauras jamais
combien je t'ai aimé..." adressé à une femme
déterminée : Aimée.

On m'a fait remarquer depuis que, pris comme
~~xxx~~ lapsus cela voulait peut-être dire que j'étais
homosexuel.

Mais ce que j'ai articulé l'année dernière

- 25 -

c'est que, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe.

Voilà sur quoi, si vous le voulez bien, j'en
resterai aujourd'hui.

(applaudissements)

-!-!-!-!-!-!-